



HAL
open science

Faces noires, sorcières et racisme contre les filles

Mélanie Joutteau, Kinsella Sharon

► **To cite this version:**

Mélanie Joutteau, Kinsella Sharon. Faces noires, sorcières et racisme contre les filles. 2015, pp.5-33.
hal-02565269

HAL Id: hal-02565269

<https://univ-pau.hal.science/hal-02565269>

Submitted on 17 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Visages noirs, sorcières et racisme contre les filles

Kinsella, Sharon. 2015. 'Visages noirs, sorcières et racisme contre les filles', traduit de l'anglais par Mélanie Jouitteau, *Comment S'en Sortir ?* 1, 5-33.

Le bronzage des *kogyaru* a commencé à s'assombrir entre les étés 1998 et 1999. Le caractère du style a viré du ton aguicheur négligé d'écolières marginales à celui de divas punk lunatiques. Les filles qui prenaient part à cette phase paroxystique de la mode de rue de *Center Gai* à Shibuya utilisaient des crèmes auto-bronzantes et des salons de bronzage pour hâler leur peau d'une teinte aussi foncée qu'elles le pouvaient, si possible jusqu'à une couleur marron chocolat. Le brun de la peau était souligné par l'application d'une couleur nacrée sur les lèvres et les paupières qui, jusqu'au début du déclin du look fin 2000, était utilisée pour peindre d'épais cercles blancs autour des orbites et sur la bouche. Ces filles aux orbites blanchies redessinaient leurs yeux avec de l'eyeliner sombre et des faux-cils collés par des tonnes de mascara. L'élégante chevelure épaisse du style *Kogyaru*, méchée ou teinte en acajou, fit place à une chevelure blond cendré chargée de balayages, arrangée en des coiffures hirsutes, et dans certains cas frisottée et amassée en de bouffants arrangements. Cet assemblage puissant était recouvert de couleurs : du brillant métallisé sur les joues et autour des sourcils épilés en arcs, des gommettes brillantes pour le visage en forme de larmes, d'étoiles et de cœurs, et de faux ongles, vernis et incrustés avec le même soin. Le style blanc-sur-brun se déclinait en une vaste gamme d'accessoires de dimension théâtrale, depuis les omniprésentes grappes de fleurs tropicales artificielles attachées aux bracelets, colliers et barrettes jusqu'aux lentilles de contact colorées, aux tatouages temporaires, aux chapeaux de cow-boys, aux produits dérivés de personnages connus et aux bijoux ethniques imposants.

Dans la presse, les termes utilisés pour décrire l'expression du visage étaient : « néga-film », « façon négatif » (maquillage de négatif photographique), et « façon panda ». Les filles reçurent de manière unanime l'appellation de « visages noirs » (*ganguro*)¹, et celles d'entre elles qui arboraient ses affectations les plus extrêmes furent traitées de « sorcières » (*yamamba*). Les insinuations raciales ont rejoint, et dans une certaine mesure déplacé, les insinuations priapiques attachées à la mode *kogyaru* (« *loosesocks* », chaussettes lâches, ou « *loosesex* », sexe facile ?). Trois filles en particulier, surnommées Buriteri, Akoyoshi, et Fumikko, ont connu une brève célébrité médiatique en qualité de sorcières les plus foncées des rues. Afin d'accentuer la violence tonale du style, on concocta, en plus de « visages noirs » et « filles au visage noir », un éventail terminologique hyperbolique et temporaire, tel que « méga-noir » (*gonguro*) et « méga-fille » (*gongyaru*). Il est intéressant de noter que le surnom peu flatteur de *yamamba* est un terme ancien utilisé de nos jours pour désigner les archétypes des « sorcières des montagnes » ou « harpies », qui apparaissent dans le folklore et dans le théâtre Nō, et dans les estampes *ukiyo-e* sur panneaux de bois illustrant les intrigues de

¹ Le terme « visage noir » est traduit [dans le texte original en anglais] en deux mots distincts, et ce afin de ne pas interférer directement avec le terme américain « blackface ». Voir CORNYETZ Nina, « Fetishized blackness: Hip Hop and Racial Desire in Contemporary Japan », *Social Text*, n°41, hiver 1994, note de fin 2.

ce dernier² (voir Copeland 2005³). Dans la presse masculine, le mot *yamamba* en particulier était une insulte à peine déguisée qui reflétait avec exactitude le sentiment, répandu dans la presse, de violente animosité envers ce stade égocentrique et soi-disant effrayant de la mode *gyaru*⁴. Les magazines *kogyaru* comme *Egg*, qui devint spécifiquement consacré au look radical et bronzé à partir de 1999, ne choisissaient pas le terme de « sorcière » (*yamamba*) en dehors de blagues et parodies.

Les gros titres des journaux hebdomadaires et les présentateurs de reportages télévisés réagirent avec des accents d'horreur exagérée, mais un coup d'œil rapide sur les décennies passées de mangas, de littérature, de théâtre et de magazines de mode de filles suffit à démontrer que, tout au long de leur propagation depuis le début du vingtième siècle, la culture et la mode des filles au Japon ont été truffées d'affiliations raciales et d'expressions pseudo-ethniques rebelles. De plus, l'examen des écrits historiques et presque contemporains ainsi que de la politique sociale concernant les filles et les jeunes femmes montre que, plutôt que d'être une préoccupation inédite, maintenir un stock national de jeunes femmes ethniquement japonaises, racialement pures et sexuellement chastes, puis les protéger des tentations néfastes du voyage à l'étranger, des comportements et des modes féminines étrangères et du croisement racial, est un souci de longue date. Une antienne complexe s'est développée entre, d'une part, les proscriptions idéologiques, littéraires et esthétiques des filles japonaises idéales, vierges, pures, dociles, douces et maternelles, émanant presque entièrement du camp des hommes instruits, et d'autre part, ce qu'on pourrait appeler la tendance « anti-japonaise » de la culture des filles. Les nombreux genres et nombreuses formes de la « culture filles » ont généré des expressions tant subtiles que théâtrales de personnages de filles dynamiques aux ethnicités hybrides inventées⁵.

L'aura très commentée d'inexpérience sexuelle et de pureté qui sous-tendait respectivement les *shōjo* d'avant-guerre et les cultures du « mignon » d'après-guerre, consistait en réalité en

² La *yamamba* est une sorcière des montagnes d'une force prodigieuse, qui vit en ermite aigri dans les montagnes. Son pouvoir surhumain lui a souvent été accordé pour secourir les hommes. Voir TAMANOI Mariko, *Under the shadow of Nationalism: Politics and Poetics of Rural Japanese Women*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1998, p.122. La *yamamba* a été adoptée comme une figure proto-féministe par quelques femmes, dont la romancière Ohba qui écrivait dans les années 1970. Voir l'histoire de OHBA Minako, « The Smile of the Mountain Witch », dans MIZUTA LIPPIT Noriko (éd.), *Stories by Contemporary Japanese Women Writers*, Londres et New York, M.E. Sharpe, 1982, pp. 182-196.

³ Article publié dans le même recueil que l'original de cet article : COPELAND Rebecca, « Mythical Bad Girls: The Corpse, the Crone, and the Snake », dans MILLER Laura et BARDSLEY Jan (éds.), *Bad Girls of Japan*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 17-18. [NdT]

⁴ Le nom *gyaru* est un nom japonais emprunté à l'américain *gal* (nana, gonzesse), ndt.

⁵ Miriam Silverberg soutient que la fille moderne d'avant-guerre « qui était à la fois japonaise et occidentale – ou peut-être ni l'une ni l'autre – jouait sur le principe de la différence culturelle ou nationale. Vu ainsi, elle a souligné la controverse sur l'adoption de coutumes non-japonaises dans la vie quotidienne et remis en question l'essentialisme [...] qui subordonnait la femme japonaise à l'homme japonais », dans « The Modern Girl as a Militant », BERNSTEIN Gail Lee (dir.), *Recreating Japanese Women 1600-1945*, Berkeley, University of California Press, 1991, pp. 245 et 263. Laura Miller a documenté les signes d'hybridité culturelle dans la mode *kogyaru* dans « Media Typifications and Hip Bijin », *U.S.-Japan Women's Journal English Supplement*, n°19, 2000, pp. 176-205 ; et « Youth Fashion and Changing Beautification practices », dans MATHEWS Gordon et WHITE Bruce (dir.), *Japan's Changing Generations: Are Young People Creating a New Society?*, Londres et New-York, Routledge/Curzon Press, pp. 83-97.

une position aux coordonnées à la fois sexuelles et raciales. La culture virginale des filles d'avant-guerre et la culture du « mignon » asexuelle et individualiste d'après-guerre ont été, à quelques mineures exceptions près, d'orientation implicitement bourgeoise, européenne et blanche. La culture *gāru* (et *modangāru*) d'avant-guerre et la culture contemporaine *gyaru* née des années 1980, entre lesquelles on établit une certaine continuité, ont été décrites, par contre, comme affirmées, effrontément sexuelles et axées sur les emplacements exotiques, urbains et touristiques, ainsi que sur la musique et le style américains blancs et noirs, du jazz au hip-hop⁶. Si la valeur ultime des attitudes exagérées soit de virginité candide intouchable soit de sexualité précoce et affichée reste irrésolue, et si la culture des filles au Japon a par conséquent été clivée en deux courants dominants enracinés dans les différents habitus de vie et d'emploi des classes moyennes et populaires, l'élément qui est resté constant à travers et dans toutes les différentes modes de la culture des filles, et qui sert, en fin de compte, à en parler clairement comme d'une seule et même vague, a été son refus constant des attributs de la féminité et de l'ethnicité japonaises traditionnelles, ainsi que des apparences de la femme japonaise idéalisée⁷. Les jeunes femmes qui ont affiché leur enthousiasme envers, soit les sphères cloisonnées de la culture ou des communications des filles, soit des styles de comportements féminins plus cosmopolites, ont alors été repérées et stigmatisées comme des traîtres au Japon, sur le plan culturel et sur le plan racial. La surveillance continue de la mode et des mœurs des filles par une « presse masculine » (*oyajizasshi*) à l'œil d'aigle, qui a pris sur elle de cartographier et de discipliner les signes d'évolution et d'esprit de contradiction féminin·e·s, a simultanément fourni une audience nationale captivée et une scène réceptive à l'entretien des digressions culturelles entreprises par les plus courageuses des jeunes femmes.

Petites filles (*kogyaru*), Sorcières (*yamamba*), et Visages Noirs (*ganguro*) dans la presse

Les articles distribués dans la presse en 1999 et 2000 protestaient contre l'affront aux goûts des lecteurs masculins qu'auraient constitué les visages noirs et les sorcières. « Grande enquête sur les goûts esthétiques : les adolescentes sorcières ont du souci à se faire ! », prévenait le magazine *Spa!*. Le *Weekly Jewel* exigeait : « Nous voulons voir les vrais visages de nos filles aux visages noirs ! »⁸. Le même borbier d'hebdomadaires ciblant un lectorat masculin qui, plus tôt au milieu des années 1990, avaient associé la mode des filles radicales à la prostitution occasionnelle, se plaignait maintenant que les visages noirs et les sorcières essayaient de se vendre mais repoussaient la clientèle masculine. « Les cabarets sont devenus des repaires pour ces affreuses sorcières », ronchonnait le *Weekly Post*, alors que le magazine

⁶ Comme le note E. Taylor Atkins, la conscience des racines sociales et noires de la musique jazz était mise en sourdine dans le Japon d'avant-guerre. Les cafés de jazz et les salles de danse étaient cependant liés à un soupçon d'effondrement de la moralité sexuelle des femmes. *Blue Nippon: Authenticating jazz in Japan*, Durham, Duke University Press, 2001, pp. 121-123, 110-111.

⁷ Pour en lire plus sur le « travestissement genré et ethnique » (p. 132) dans le théâtre de filles dans la période coloniale, voir ROBERTSON Jennifer, *Takarazuka: Sexual Politics and Popular Culture in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 1998, pp. 89-138.

⁸ « 10dai yamamba gyaru osoru beki bi-ishiki daichōsa!! », *Spa!*, 1^{er} septembre 1999, p. 136 ; et « Ganguro musume no sugao ga mitai! », *Shūkan hōseki*, 14 avril 2000, p. 54.

Focus protestait : « Va-t-on avoir encore plus de ces vidéos porno de sorcières et de visages noirs ?! »⁹. Ces articles formulaient leur jugement et leur damnation de ce style urbain de filles en particulier en termes d'un rejet sexuel sans équivoque.

Bien qu'enracinée dans la bruyante minorité de la presse ouvertement masculine (i.e. *Shūkanbunshun*, *Shūkan post*, *Shūkangendai*, *President*), railler les visages noirs et les sorcières devint une posture prototypique reprise avec enthousiasme par d'autres sections du public. La *ganguro* était accueillie moins comme un style que comme un « travestissement » culturel¹⁰. L'éminente artiste Tabaimo a fait le portrait d'une écolière en uniforme, accroupie pour déféquer sur le drapeau national (*Japanese Zebra Crossing*, 2000). Toshio Miyake, au cours d'observations de terrain menées pendant l'hiver 1999, nota que : « de plus de plus de ces filles s'exhibent, se regroupent dans les rues et adoptent des attitudes provocantes, par lesquelles elles s'exposent à l'abus verbal des passants, la violence physique, les clin d'œil lubriques d'hommes plus vieux, et le recrutement par des rabatteurs de l'industrie du sexe »¹¹. Dans un article publié par le respectable organe de presse *Bungeishunjū*, et jugé digne d'être traduit et résumé par le *Japan Echo*, une auteure ridiculisa le faux-pas esthétique risible commis par les visages noirs et les sorcières. « En toute honnêteté, confia-t-elle, j'ai vu très peu de filles arborant ce style qui m'amèneraient à penser, même de loin : "Quel gâchis, elle doit être une beauté sans ce maquillage"¹² ». Poursuivant cette attaque, Midori Nakano suggéra que la clé du style était la stupidité. « Rien là-dedans n'est joli, élégant ou stylé ; l'effet principal, dirais-je, est de faire peur. Ces filles semblent presque porter des pancartes qui disent "Je suis idiote". Rencontrer une personne qui insiste si ouvertement sur sa propre imbécillité tend à effrayer les gens. Cela les accable. » L'allégation selon laquelle les sorcières et les visages noirs étaient laides et stupides a circulé largement et a formé un stéréotype de base, sous-entendant des considérations plus complexes sur leur hygiène et leurs origines raciales : « Des *kogyaru* aux sorcières, bottes compensées, visage noir, décervelage : des *kogyaru* dans le programme le plus sombre et le plus sale¹³ ». À la télévision, on se gaussait des « crétines de visages noirs » (*ōbaka no ganguro*), et des spécimens taciturnes étaient filmés répondant aux questions d'interview des présentateurs par la seule monosyllabe « eeh... » (« chais pas... »).

Plusieurs projets photographiques menés au tournant du siècle sur les *ganguro* semblent avoir partagé un instinct similaire à dépeindre les visages noirs et les sorcières comme pitoyables et *déclassées**. Dans le portrait des visages noirs réalisé par Shōji Ōnuma l'été 1999, le spectateur est invité à voir l'aspect déséquilibré et débraillé des visages de ces filles sous de premières impressions éblouissantes¹⁴. Ōnuma s'attarde sur des détails peu flatteurs : la façon dont le fond de teint bronzant glisse de la peau grasse et chaude, ou la

⁹ « Kyabukura wa yamamba mitai busu no ni natta », *Shūkan Post*, 8 octobre 1999, p. 63 ; et « Tadaima AV ni mo zōshokuchū ganguro, yamamba tte ii?! », *Focus*, 8 mars 2000, p. 24.

¹⁰ MIYAKE Toshio, « Black is beautiful: Il Boum Delle Ganguro-Gyaru », dans GOMARASCA Alessandro (dir.), *La bambola e il robottone: Culture pop nel Giappone contemporaneo*, Torino, Einaudi, 2001, pp. 11-144.

¹¹ MIYAKE, « Black is beautiful », *ibid.*

¹² NAKANO Midori, « Yamamba », *Japan Echo* 27, n°1, février 2000, pp. 62-63.

¹³ « Kogyaru kara yamamba e: Atsuzoko, ganguro, bakkaka. Kogyaru wa shidai ni kuroku, kitanaku », *Spa!*, 1^{er} juillet 2003, p. 26.

* En français dans le texte. [NdT]

¹⁴ ŌNUMA Shōji, *Minzoku*, Tokyo, Kawade Shōbo Shinsha, 2001.

façon dont des éruptions cutanées peuvent transparaître sous les couches de mauvaises paillettes. Ces surfaces imparfaites semblaient impliquer que, un peu à la façon des portraits de prostituées françaises par les Impressionnistes, le style *ganguro* est imprégné d'une aura de glamour pacotille et raté. La jeune photographe Tomoko Sawada a présenté au musée de la photographie de Tokyo en septembre 2002, pour le concours de photographie *Futuring Power Cannon*, une autre série de portraits agrandis de filles aux visages noirs sans leur maquillage. Les grandes images au grain très fin de Sawada montrent six visages adolescents potelés, aux regards légèrement dans le vague et désorientés. Chaque visage a des boutons, des sourcils mal épilés, et une peau tâchée et décolorée. La photographe semble suggérer au spectateur, entre autres choses, que les filles *ganguro* qui utilisent des salons de bronzage pour changer leur aspect sont de jeunes créatures écervelées engagées dans une folie égotiste.

Yamamba et Ganguro vues comme des Primitives et des animaux

L'interprétation de la peau foncée cultivée d'abord par les *kogyaru* et par la suite poursuivie à l'extrême par les *ganguro* et les sorcières a ouvert la porte à une rafale particulièrement perverse de propos journalistiques pontifiants sur les origines zoologiques, raciales et ethniques des filles. Plutôt que de lire dans le phénomène des visages noirs un style intelligent, une instance de communication vestimentaire clairement délibérée (à la Hebdige)¹⁵, il était joyeusement interprété à tort comme une forme de coloration animale ou de décoration tribale. On prétendait que les filles qui ne pouvaient pas se permettre les salons de bronzage, utilisaient des feutres à base d'huile en guise d'eyeliner et coloraient leur visage à l'aide de marqueurs marron foncé¹⁶. Une veine de reportages irrévérencieux de la presse masculine adopta un langage colonial et un ton faussement scientifique pour prétendre que les filles radicales étaient une espèce sujette à la sélection naturelle. Le magazine *Modern (Gendai)* par exemple, titra : « Le professeur Kashima explore la jungle de Heisei [1989-] à la recherche de "régions inexplorées de la vie quotidienne" 3 : "Les sorcières en chaussures compensées" *has-been* à Shibuya¹⁷ ». L'idée selon laquelle l'énergie et le désir associés aux *kogyaru* et aux visages noirs étaient d'une certaine façon primitifs et animaliers a circulé dans la presse masculine et jusque dans les magazines de filles. Les auteurs indépendants, les chercheurs et les éditeurs ont été un facteur important d'aiguillage de ces idées vers des lectorats représentant différentes parties de la société ayant des attitudes assez différentes. Plusieurs des magazines *kogyaru* de plus ou moins grande importance, par exemple *Egg*, *Popteen*, *Street Jam* ou *Happie*, étaient produits par des éditeurs, pour la plupart des hommes, auparavant engagés dans la production de pornographie pour hommes, dans plusieurs cas dans des bureaux attenants au sein de la même compagnie. Une auteure indépendante spécialisée dans la production d'articles sur les *kogyaru* pour la presse et la télévision androcentrées, tout en collaborant à des magazines *kogyaru* pour les adolescentes, a imaginé avec assurance qu'« elles sont comme des primitifs qui n'utilisent ni mots, ni langage ou livres, des gens qui

¹⁵ HEBDIGE Dick, *Subculture, The meaning of style*, London, Methuen, 1979.

¹⁶ « Ima koso yamamba gyaru mukei bunka sai ni shite », *Shūkan Playboy*, 2 mai 1999, p. 198.

¹⁷ « Heisei jungle tanken – Kashima kyōju, "nichijōseikatsu no hikyō" o motomete kyō mo iku 3 » [Expédition dans la jungle de l'ère Haisei – Professeur Kashima : Je viens vous interroger aujourd'hui sur "une région inexplorée de votre vie quotidienne", 3], *Gendai*, février 2002, p. 326.

n'existent que par les images, leur apparence et leur parure corporelle. Si elles veulent quelque chose elles le prennent, ce sont des animaux matériels, elles ne sont pas intéressées par la culture ou la société, elles sont uniquement intéressées par l'argent¹⁸ ». Un autre article dans l'hebdomadaire libéral *AERA*, décrit les exploits sexuels de « tigresses soûles et terrifiantes¹⁹ ». Dans d'autres articles, une connexion était insinuée entre d'une part les filles au visage noir et les sorcières, et d'autre part les Africains ou peuples du Sud : « Est-ce l'influence du réchauffement global, de l'évolution ou une mode passagère ? Enquête sur la "latinisation" de la jeunesse japonaise ! Filles sorcières au maquillage monstrueux, insoucieuses du temps comme des rendez-vous, embrassant et se chamaillant en public, sexuellement légères²⁰ ».

Des allusions suffisantes à la couleur de peau, au style de vie et la possible ethnicité des visages noirs et des sorcières se sont mélangées d'une manière qui a illustré la co-construction continue, tout du moins dans le journalisme populaire, des idées anthropologiques sur la culture et des conceptions biologiques de la race. Pour avoir bronzé leur peau et adopté de nouvelles attitudes, couleurs de cheveux et vêtements, les filles ont été accusées, sans distinction, à la fois d'imiter les Africains et en fait d'être, ou de devenir, tribales, primitives, noires, ou une nouvelle espèce ethnique. Comme Jennifer Robertson l'a alors noté, ce type d'idées essentiellement lamarckiennes sur la possibilité de s'acculturer à une façon d'être raciale étaient typique de la conscience de race internationale de l'avant-guerre. Dans le cas japonais, la « race » (*jinrui*), et le « groupe ethnique » ou le « peuple » (*minzoku*) étaient, et dans le contexte discuté ici, sont toujours, regardés comme des concepts en grande partie interchangeables²¹. De plus, le commentaire sur la race, la tribu et la couleur de peau des filles était parfois entrelacé avec un commentaire infamant et pseudo-darwinien sur les filles à la peau sombre, qui impliquait qu'elles représentaient une espèce ou un animal²². Classifiées comme des primitives à la peau sombre et comme des animaux, les filles qui osaient porter des visages noirs et des tenues de sorcières ont parfois été l'objet d'une attaque raciste de leur humanité.

Le portrait photographique mentionné plus haut de filles aux visages noirs réalisé par Shōji Ōnuma s'intitule *Tribu (Minzoku)*. Dans une courte postface de Tad Garfinkel, les filles sont décrites de manière variable comme des primitives et des animaux : « Comme tous les animaux marchant sur le continent africain, elles ont leur propre style. Tout comme les girafes et les autruches. Shibuya est un safari ! Elles crient haut et fort : "Nous sommes une tribu !" Bravo ! C'est ça ! Vous êtes les gitanes japonaises²³ ». Une recension de ce livre, publiée sur

¹⁸ UCHIDA Kaoru, interview dans le *Hitotsubashi publishing district*, 8 novembre 1997.

¹⁹ « Toragaryu osorubeki enjo kōsai: Joshikōsei saisentan rupo », *AERA*, vol. 9, n°16, 15 avril 1996, p. 62.

²⁰ « Ondanka no eikyōka? soshiteichiji no boom ka? shinkaka? Nippon wakamono no Latin-ka genzō o saguru! », *Spa!*, 9 février 2000, p. 47.

²¹ Jennifer Robertson signale que « comme leurs homologues au niveau international, les eugénistes japonais tendaient à fondre la biologie et la culture. Ils ont par conséquent tenu, implicitement ou explicitement, un discours lamarckien sur la formation des races et le tempérament racial ». Voir « Blood Talks: Eugenic Modernity and the Creation of New Japanese », *History and Anthropology*, vol. 13, n°3, 2002, p. 196.

²² La fréquente élision des images noires et simiennes jusqu'à une période aussi tardive que les années 1980 est débattue par John RUSSELL dans « The Black Other in Contemporary Japanese Mass Culture », dans TREAT John (dir.), *Contemporary Japan and Popular Culture*, Richmond, Curzon, University of Hawaii Press, 1996, p. 24.

²³ ŌNUMA, *Minzoku, op.cit.*, (pas de pagination).

le site Internet du journal *Gendainikan*, suggère qu'il s'agit d'un témoignage photographique d'« un changement soudain dans l'ADN *kogyaru* qui donne naissance à de nouvelles sous-espèces de la race japonaise (*minzoku*)²⁴ ».

Des allusions moins explicites au fait que les *kogyaru*, les visages noirs ou les sorcières peuvent être appréhendées comme une espèce de tribu vivant dans la jungle et digne d'un intérêt anthropologique étaient présentes dans la technique largement répandue consistant à présenter au lecteur « non-initié » des dessins au trait anatomiques légendés de spécimens de filles, ainsi que des lexiques élaborés de l'argot des filles présenté comme une langue étrangère. Le mangaka Tetsuya Koshiba a inclus une planche anatomique explicative de son personnage principal et une liste de « terminologie *kogyaru* » sur la troisième de couverture de l'intégrale de sa fameuse série de mangas pour hommes [*seinen mangas*] au sujet d'une *kogyaru*, *Tennen Shōjo Man (Man, A Natural Girl)*. Un autre vaste lexique du langage *kogyaru* (dont après un examen plus attentif la majeure partie s'avère être composée de mots d'argot préexistants et d'une circulation publique plus large), fut publié dans le magazine modéré *dacapo* destiné à des hommes plus âgés²⁵.

L'éditorial du magazine de tendances masculines *Dime* inventa le terme *gyanimal* pour décrire les « filles-animaux » dans un article titré : « *Gyaru + animal = élevage gyanimal* ». L'article suggère que les filles portant des imprimés animaux, des lamés or, des tissus métalliques et autres accessoires colorés essayaient d'attirer et de piéger les hommes²⁶. Une rubrique tenue par un spécialiste des cultures des filles indiqua, qu'à son avis, « cette mode est très similaire à une période de rut chez les animaux », en cela que « le rouge à lèvres lie-de-vin est en vogue, et c'est précisément la même couleur que le vagin d'une guenon en chaleur ». Placée au centre de ce commentaire animalier behavioriste, se trouve une photographie de plein pied d'une mannequin apprêtée comme un *gyanimal*. Sur la page suivante, la mannequin est débarrassée de toute trace de crème auto-bronzante et de sa minijupe à l'imprimé animalier et cette incarnation pâle et simplement vêtue, qui ressemble plutôt à une secrétaire polie, est présentée comme une *anti-gyanimal* et la « fille idéale » selon l'éditorial de *Dime*. Sur la page suivante, l'écrivain Nobuyuki Mori (auteur du *Guide des uniformes des lycéennes de Tokyo*²⁷) émet la suggestion à peine moins risquée, que la mode *kogyaru* comprend de manière collective « une couleur d'alerte qui, à l'instar de la signalisation aux couleurs vives de la grenouille arboricole, dit aux prédateurs potentiels : « Je contiens du poison. Me manger est dangereux ! »²⁸ ».

²⁴ *Gendai nikan* est en ligne : <http://www.bookreview.ne.jp/listasp>

²⁵ Voir « *Shōjotachi no shingo, ango, ryūkōgo* », *Dacapo*, 15 octobre 1997, p. 88. De même, les chercheurs Kōji Maruta et Yoshiki Fujii ont trouvé peu de preuves d'un « langage d'écolière » et conclurent qu'il s'agissait d'une fiction des médias de masse. Voir Kōji MARUTA, « *Gijiibento to shite no enjokōsai* », *Osaka jogakuin tankidaigaku kiyō*, n°30, 2000, p. 210. Laura Miller examine la controverse sur l'existence d'un langage de filles dans « *Those Naughty Teenage Girls: Japanese Kogals, Siang, and Media Assessments* », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 14, n°2, décembre 2004, pp. 225-247.

²⁶ « *Gyaru + animaru = gyanimaru zōshoku* », *Dime*, janvier 1998, pp. 10-11.

²⁷ MORI Nobuyuki, *Tokyo joshikkseifukuzukan (The Tokyo high school girl uniformfieldbook)*, Tokyo, Kuritsusha, 1985. [NdT]

²⁸ *Dime*, 1998, *ibid.*, p. 11. Dans le champ de la sociologie, Shinji Miyadai critique la tendance à caricaturer les lycéennes comme une espèce à part dans son analyse orientée par la théorie du choix rationnel. MIYADAI Shinji, *Seifuku shōjotachi no sentaku*, Tokyo, Kōdansha, 1994, p. 283.

Un article novateur sur la mode *ganguro* et *yamamba* publié dans le *Weekly Playboy* appliqua un mélange de théorie darwinienne, d'ethnologie indigène (*minzokugaku*), de fantasme colonial européen sur l'Afrique et les primitifs de la jungle et d'idées contemporaines politiquement correctes sur l'inclusion sociale des minorités ethniques²⁹. Succinctement titré : « Les filles-sorcières doivent être classées bien culturel national avant qu'il ne soit trop tard » et sous-titré : « Les filles de la rue Shibuya risquent-elles l'extinction ? », son auteur indique que ces filles forment une sorte de minorité ethnique, qui peut, comme une espèce animale menacée, être « en voie d'extinction ». L'article est accompagné d'un diagramme pyramidal intitulé : « La hiérarchie de Shibuya », qui illustre par ordre croissant les stades d'évolution, des *gyaru* à la base, en passant par les *gangyaru* et *gongyaru*, jusqu'aux *yamamba* au sommet, qui sont présentées comme un genre de sur-race [*über race*] femelle à la peau sombre, régnant sur les formes d'évolution antérieures. Dans ce diagramme, la différence de genre s'éclipse littéralement dans la différence raciale. Le *Weekly Playboy* continue pour soutenir qu'en poursuivant une identité noire, les visages noirs et les sorcières ont réussi à parvenir non pas tant à un semblant de culture noire contemporaine, qu'au stade primaire de l'évolution humaine, enraciné en Afrique et fondé sur le principe non pas de l'argent mais de la « magie noire ». Cependant, faisant valoir un argument en faveur d'une tolérance éclairée de ces groupes ethniques de filles primitives dans le Japon moderne, l'article cite ingénieusement « un *think tank* africain » qui a calculé qu'« au vu de la chute du taux de natalité, pour que le Japon maintienne son niveau actuel de développement économique au XXI^{ème} siècle, il devra accueillir jusqu'à six millions de travailleurs étrangers par an ». Cet article capte l'association imaginaire d'une tribu africaine primitive, du peuple natif du Japon et de la culture contemporaine des filles, élidés en une même formation continue. L'auteur conclut que : « lorsque le Japon est entré dans la modernité, il a subi une homogénéisation. Attaché à l'illusion que l'homogénéité = le bon, le Japon a perdu sa faculté de cultiver l'étincelle populaire... la *yamamba* peut être un avertissement pour le Japon. La culture des filles sera-t-elle protégée ou éliminée ? L'avenir du Japon dépend de cette question³⁰ ». Cette déclaration cabotine de *Playboy* selon laquelle le futur du Japon serait déterminé par une acceptation du statut ethnique des filles japonaises *ganguro* est considérablement moins grotesque qu'elle le semble à première vue. Un précédent à cette dissolution intrigante de la sociologie des femmes dans l'ethnicité féminine a été créé à la fois dans les analyses semi-académiques de la culture des filles produites depuis le milieu des années 1980, et dans la représentation populaire des filles dans l'art, les dessins-animés et la culture. En outre la logique plus profonde sous-jacente à cette représentation culturelle repose sur les sentiments et les théories du XX^{ème} siècle à propos d'un peuple ou d'une race japonais·e·s assez distinct·e·s, dont la survie dépendrait de la séquestration réussie de jeunes mères japonaises dévouées et au sang pur.

Girls' Studies

Ce qui pourrait éventuellement être considéré comme une sous-discipline des *Girls Studies* apparut dans un certain nombre de livres publiés depuis le milieu des années 1980, qui

²⁹ *Shūkan Playboy*, 2 mai 1999, p.198.

³⁰ *Ibid*, p.201.

cherchait à examiner le concept et le style de vie des *shōjo* et *gyaru*. Les *Girls Studies* se donnaient pour tâche d'expliquer les cultures contemporaines des filles, comme le culte du « mignon » (*cute*) ou les soi-disant sous-cultures *gyaru*, *bodikon* (pour « *body-conscious* ») et *oyaji gyaru* (filles-homme), des lycéennes et des petites employées. À l'exception des travaux de Masuko Honda, qui a dirigé l'ouvrage collectif *Girl Theory (Shōjoron, 1988)*³¹, les *Girls Studies* ont été défrichées par des universitaires hommes³², et tendaient à analyser les filles contemporaines dans le contexte de l'histoire et de la culture nationales. Cette œuvre³³ comprend, parmi les travaux répandus : *Shōjo minzokugaku [Ethnologie indigène des filles]* (Ōtsuka Eiji, 1989) ; *Hentai shōjo moji no kenkyū [La morphologie de l'écriture des filles]* (Yamane Kazuma, 1989), *Ibunka to shite no kodomo [La culture étrangère des enfants]* (Honda Masuko, 1992) ; *Gyaru no kōzō [La structure de la fille]* (Yamane Kazuma 1993) ; *Kawaii shōkōgun [Le syndrome du « mignon »]* (Masubuchi Soichi 1994) ; et *Otome noshintai [Le corps de la jeune fille]* (Kawamura Kunimitsu, 1994)³⁴. Les *Girls' Studies* montrent une convergence thématique entre les *Cultural Studies* et l'ethnologie indigène, ou *Folk Studies* (études populaires) contemporaines, un champ qui incorpore certains aspects des études religieuses, de la psychanalyse et de l'anthropologie culturelle³⁵. La majorité de ces pop-ethnologies, oscillant entre analyse académique et écriture populaire non fictionnelle, fonctionne moins comme une étude descriptive universitaire que comme les *urtexts* de professionnels de la culture, de journalistes et d'*otaku* (« *geeks* »).

En 1989, un jeune journaliste formé à l'anthropologie culturelle et lié à ce qui n'était encore à l'époque qu'un réseau *underground* de jeunes hommes solitaires produisant la sous-culture du complexe de la Lolita (*rorikon*) publia un livre sur la mystérieuse nature des filles japonaises. Le propos principal de *Shōjo minzokugaku: Seikimatsu no shinwa o tsumugu « miko no matsuei » [L'ethnologie indigène des filles : Les mythes de la fin du siècle sur les « descendantes des Miko »]*, est qu'il existe un lignage anthropologique continu entre les jeunes filles *Miko* des sanctuaires shintoïstes et les rites culturels des adolescentes contemporaines. Ōtsuka décrit les aspects de la culture des filles des années 1980 comme un système culturel tribal ou ethnique et appréhende les filles contemporaines comme les « gens du commun » de Kunio Yanagita. Le postulat d'Ōtsuka est que, à travers la transformation d'une société paysanne rurale en une société de consommation urbaine, « la modernité a changé le peuple japonais (*jōmin*) en jeunes filles (*shōjo*) »³⁶. La logique de cette thèse est que les jeunes femmes des villes, actives et célibataires, un groupe qui a été historiquement

³¹ La couverture du livre *Girl Theory*, dirigé par Masuko HONDA (Tokyo, Seikyūsha, 1988) montre une photographie monochrome à grain fin d'une adolescente posant nue sur fond noir.

³² Pour un examen plus approfondi d'un type particulier d'investissement culturel masculin sur les filles, voir : « Fantasies of a Female Revolution in Male Cultural Imagination in Japan » par l'auteure, dans *Zap-pa (Groupuscules)* dans KOHSO Sabu et NAGAHARA Yutaka (dir.), *Japanese Contemporary Social Movements*, New York, Autonomedia, 2005.

³³ En français dans le texte. [NdT]

³⁴ ŌTSUKA Eiji, *Shōjo minzokugaku: Seikimatsu no shinwa o tsumugu « miko no matsuei »*, Tokyo, Kōbunsha, 1989. YAMANE Kazuma, *Hentai shōjo moji no kenkyū*, Tōkyō, Kōdansha, 1989. HONDA Masuko, *Ibunka to shite no kodomo*, Tōkyō, Chikuma Shobo, 1992. YAMANE Kazuma, *Gyaru no kōzō*, Tōkyō, Kōdansha, 1993. MASUBUCHI Sōichi, *Kawaii shōkōgun*, Tōkyō, NHK Shuppan, 1994. Et KAWAMURA Kunimitsu, *Otome noshintai: onna no kindai to sekushariti*, Tōkyō, Kinokuniya Shoten, 1994.

³⁵ IVY Marilyn, *Discourses of the Vanishing*, University of Chicago Press, 1995, p.66.

³⁶ ŌTSUKA Eiji, *Shōjo minzokugaku*, op. cit., p.246.

considéré comme une toxine pour les idées nationales holistiques fondées sur une féminité japonaise pure et traditionnelle, peut réintégrer efficacement le Japon. Une rusticité unificatrice a été repérée dans le comportement rituel des filles des villes, de sorte qu'au lieu de la campagne, ce sont les filles elles-mêmes qui sont devenues le véhicule d'un nativisme mystérieux et vivant au cœur de la ville³⁷. Dans un traité poétique sur les qualités magiques et esthétiques des petites filles, Masuko Honda rappelle au lecteur les pratiques anciennes du shamanisme féminin³⁸. Il décrit l'enfance comme « le frémissement » (*yureugokumono*) ; une trace esthétique d'un « monde différent » qui n'est pas tout à fait réel. Honda suggère que les filles sont complices de leur propre statut d'outsiders et de la séparation de l'esthétique et des passe-temps des filles du reste de la culture moderne. Incarcérées dans des écoles et des dortoirs, les filles sont des êtres d'autres mondes, implicitement étrangers : « Les théories de l'ordre quotidien ne peuvent même pas formuler les mots nécessaires pour discuter cette sensibilité à l'allure gitane »³⁹.

Entre 1981 et 1984, un étudiant bachoteur qui attendait de repasser ses examens d'entrée à l'université réalisa un travail de terrain sur les écolières en uniforme d'une centaine de lycées dans et autour de Tokyo. Le *Tokyo Joshikō Seifuku Zūkan* (*Le carnet de terrain des uniformes des lycéennes de Tokyo*), qui devint un texte classique de la sous-culture du *Lolita Complex*, fut décrit par la critique *otaku* très reconnue Akino Nakamori comme un exemple d'« anthropologie culturelle », démontrant surtout clairement l'imbrication des sciences sociales universitaires et des divertissements masculins peu intellectuels. Mori, cependant, choisit de contredire Nakamori et déclare qu'en vérité, son inspiration est venue de sa fascination, petit garçon, pour les livres illustrés sur les oiseaux, les poissons et les insectes. La valeur de divertissement de ce livre est basée sur un humour qui tient à la catégorisation pince-sans-rire des écolières comme une espèce naturelle de la faune nationale. Genpei Akasegawa, une figure dominante de l'avant-garde d'après-guerre, plaisante dans une recension interne du fait qu'il « avait réalisé que les lycéennes se multipliaient à Tokyo, mais pas qu'elles constituaient une espèce à part »⁴⁰. L'attitude réactionnaire du livre vis-à-vis des filles attira l'attention critique de sources inattendues, quand les Fabricants d'Uniformes du Japon portèrent plainte contre le livre qui, selon eux, traitaient « les lycéennes comme des objets »⁴¹. Les lycéennes sont comparées à des troupeaux d'animaux dans les premiers travaux universitaires d'études sur les filles, ainsi que dans des films contemporains (*Suicide Club* [Jisatsu circle], par Sion Sono 2002) et dans les arts visuels (*Gunjōzu* [Ultramarine-scape], par

³⁷ Marilyn Ivy considère les relations connexes qui ont été forgées entre les jeunes femmes des villes et le Japon indigène dans la campagne de publicité *Discover Japan*. Voir *Discourses of the Vanishing*, op. cit., pp. 29-65.

³⁸ *Shōjoron* (1988) est l'étude préliminaire de Honda, étendue consécutivement dans *Ibunka to shite no kodomo* (1992).

³⁹ *Ibid.*, pp. 180-181.

⁴⁰ AKASEGAWA Genpei, dans MORI Nobuyuki, *Tokyo joshikō seifuku zukan*, Tokyo, Kuritsusha, 1985, p. 208.

⁴¹ Interview de Nobuyuki MORI, *Ryōgoku*, Tokyo, 20 mars 2003. L'approche de Mori a un air de famille avec les diagrammes ethnographiques produits par les études de l'urbanité populaire ou de « modernologie » (*kōgengaku*), dont Wajiro Kon fut le pionnier dans les années 20. Il est intéressant de noter que Kon lui-même a noté une similarité entre sa propre méthode d'observation visuelle approfondie des sujets et la méthode suivie par les « botanistes et biologistes ». HAROOTUNIAN Harry D., *History's Disquiet: Modernity, Cultural Practice, and the Question of Everyday Life*, New York, Columbia University Press, 2000, p. 186. La taxonomie zoologique des lycéennes exploite le potentiel déshumanisant de cette ambiguïté disciplinaire plus ancienne.

Makoto Aida et Hiroyuki Matsukage, 1997)⁴². Dans son essai, *Shutai to shite no shōjo* [*La fille comme sujet*], Itsurō Kohama suggère que les habitudes claniques des filles sont celles d'animaux grégaires (*guntaidōbutsu*), qui « exposent leur érotisme non pas comme individus, mais comme une collectivité solide »⁴³.

Au même moment, dans *Structure of the Girl* [*Structure de la fille*], le chercheur indépendant Kazuma Yamane a noté que des changements dans le comportement des filles durant les années 1980, les a amenées à boire, à fumer et à sortir de nuit dans les rues. Des filles audacieuses commencèrent à rencontrer des étrangers dans les discothèques et à se rassembler à Roppongi dans des « rues qui regorgeaient du pouvoir apatride »⁴⁴. Yamane compare les *gyaru* des années 1980 avec les races les moins teutonnes de l'hémisphère Sud : « Le mode actif des filles d'aujourd'hui est similaire à celui des peuples latins du Sud. La silhouette d'une *gyaru* dans une discothèque, uniquement vêtue d'une mini-jupe, de vêtements moulants ou même littéralement à demi-nue, dégoulinante de sueur alors qu'elle danse avec fureur, évoque des scènes du carnaval de Rio. Les peuples du Sud sont extrêmement joyeux, hédonistes et insoucians. Ils sont aussi sexuellement libérés, ils agissent presque comme s'ils n'avaient aucune expérience de la douleur. Les peuples du Sud prennent un profond plaisir à vivre, et les *gyaru* japonaises commencent aujourd'hui à s'approcher de la culture du Sud »⁴⁵. Yamane continue en suggérant qu'en tant que pays de l'hémisphère Nord, la société japonaise est grandement gouvernée par les principes ancestraux européens et protestants « d'ardeur au travail » [*industriousness*] et de « sacrifice personnel ». Au cœur de cette société zélée, la culture des filles était présentée comme un élément étranger, comme une « race du Sud » interne au Japon.

L'artiste femme Mariko Mori travaille le thème de la fille japonaise en tant que chamane nationale postmoderne dans ses portraits photographiques d'un lieu indigène mystique, centré sur la présence de personnages de filles sacrés. *Nirvana*, une animation 3D présentée à la Biennale de Venise, montrait l'ex-mannequin Mori posant comme Amaterasu, la déesse de la création japonaise, assise au milieu d'un paysage japonais primitif luxuriant en animation numérique. Dans une autre animation, *Miko no Inori* (1996) [*La prière des filles chamanes*], Mori, en perruque et lentilles de contact blanches, se donne à voir comme une créature femelle japonaise du futur, dotée de pouvoirs magiques qui lui permettent de communiquer par télépathie avec la technologie de pointe de l'aéroport international d'Osaka. Les filles transformées en esprits mythologiques shintoïstes, chamanes-*miko*, et vierges rustiques en kimono, sont devenues excessivement courantes dans les bandes-dessinées, dessins animés et jeux vidéos des hommes et des garçons, comme dans *Inuyasha* de Rumiko Takahashi (épisodes depuis 1996 dans le *Shōnen Sunday*), ou *L'Habitant de l'infini* Hiroaki Samura (*Mugen no Jūnin*, épisodes depuis 1994 dans *Afternoon*). Dans les films d'animation de Hayao Miyazaki, des petites filles défendent héroïquement d'anciennes tribus japonaises et

⁴² La description des filles comme « une masse multiple et indifférenciée, dénuée d'humanité comme d'individualité » est réminiscente, au même titre que le récit sur leurs comportements de primates, des stéréotypes raciaux propagés sur le compte des japonais par les médias Alliés pendant la guerre. Voir DOWER John, *War Without Mercy: Race and Power in the Pacific War*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 93.

⁴³ KOHAMA Itsurō, « Shutai to shite no shōjo », dans *Shōjoron*, HONDA Masuko (dir.), Tokyo, Seikyūsha, 1988, pp. 98-97.

⁴⁴ YAMANE, *Gyaru*, op. cit., p. 60.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 61.

leurs terres. Certains aspects de l'utopie rurale, de la folk populaire et des mystérieux personnages animistes des écrits précoces de Yanagita semblent réémerger dans les histoires fantastiques de Miyazaki. Par exemple, *Princesse Mononoké* (1997) est une enfant-louve qui porte un masque rouge décoré et une cape de fourrure blanche durant ses batailles avec des armées envahissant la campagne. Derrière ce masque surdimensionné, en tunique blanche et peau bleu sombre, Mononoké ressemble, de près, à une lycéenne japonaise habillée comme dans une tribu primitive. Tout aussi talentueux dans l'art de communiquer avec la scène internationale, Makoto Aida retourne continuellement à l'image de la lycéenne comme un symbole clé de sa nation. Dans un tableau intitulé *Azemichi* ([*Le Sentier*], 1991), Aida représente une lycéenne vue de dos, en tenue de marin, marchant au milieu des rizières. La raie qui divise en deux sa chevelure forme une ligne verticale au centre du tableau, prolongée par la ligne formée par le chemin sur lequel elle marche. La fille traverse et est traversée par un site archétypal du Japon traditionnel ou indigène.

Peau sombre, race et pureté nationale

La catégorisation duelle et interchangeable des filles, tour à tour comme les sauveuses de la culture populaire japonaise et de l'ethnicité nationale ou comme un regrettable spectre racial exogène au cœur de la nation, illustre le rapprochement représentationnel continu de l'ethnicité et du style de vie avec les idées scientifiques sur les races biologiques. Le racisme scientifique a dominé le champ des sciences naturelles et sociales en Europe et en Amérique durant la décennie pendant laquelle le gouvernement Meiji a cherché à importer l'éducation moderne de l'Ouest pour aider aux lumières et à la militarisation du Japon⁴⁶. Les intellectuels de l'ère Meiji, comme le notable Fukuzawa Yukichi, ont souscrit à la théorie selon laquelle l'humanité était arrangée dans un ordre hiérarchique naturel dans lequel le peuple jaune occupait une position médiane, et les peuples noirs et à la peau sombre une position inférieure, jouxtant celles des singes⁴⁷. Le cycle d'association entre la peau jaune et marron, les humains primitifs et les singes s'est renforcé d'une part avant et pendant la guerre dans les représentations japonaises de ses voisins asiatiques et de ses sujets coloniaux dépeints comme sombres de peau et parfois aussi lippus et stupides⁴⁸ ; d'autre part dans « l'image simienne »⁴⁹ du Japon lui-même, qui devint omniprésent en Grande-Bretagne ou en Amérique dans la couverture médiatique des japonais en temps de guerre. Alors que la relative inclination au classement et à la caractérisation raciale selon la couleur de peau a fluctué au gré d'autres opinions politiques, et durant les époques d'expansion coloniale, d'occupation ou de redressement⁵⁰, John Russel suggère que la notion simple de peuple noir comme espèce sous-humaine et associée aux singes, qui s'est installée très tôt dans l'imagination japonaise moderne, était encore en circulation dans les cultures populaires d'après-guerre⁵¹. Les commentaires tristement célèbres de Yasuhiro Nakasone en 1993 à propos d'un problème de

⁴⁶ DOWER, *War Without Mercy, op. cit.*, p. 204.

⁴⁷ RUSSELL, *The Black Other, op. cit.*, p. 24.

⁴⁸ DOWER, *War Without Mercy, op. cit.*, p. 210.

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 86-87.

⁵⁰ *Ibid.*, pp. 218-219.

⁵¹ RUSSELL, *The Black Other, op. cit.*, p. 19.

« race abâtardie » qui affaiblirait la cohésion morale et l'éthique de travail aux États-Unis⁵² illustrent aussi que la noirceur de peau et les signes de soi-disant métissage racial continuent à être associés, dans certains cercles de pouvoir, à des comportements antisociaux et barbares. Dans le Japon d'après-guerre, les personnes associées le plus étroitement avec les peuples et cultures noires ont été les femmes et les filles travaillant comme prostituées et les jeunes femmes indisciplinées choisissant de s'identifier à la culture noire américaine⁵³.

Mis à part des formes de représentations particulièrement invariantes et fétichistes des personnes de descendance africaine, l'idée plus globale d'une hiérarchie raciale déterminée par la couleur de peau était, on peut le comprendre, ambivalente et souvent écartée dans le Japon du XX^e siècle. Les théories japonaises de la race (*yamatominzoku*) développées pendant l'ère Meiji se focalisaient sur le sang et la reproduction sexuelle plutôt que sur la couleur de peau. Maintenir la pureté de la « lignée de sang » (*kettō*) de la nation, principalement par le moyen d'une reproduction exclusive entre japonais racialement et culturellement purs, a placé l'activité sexuelle et reproductive des jeunes femmes japonaises au centre de la défense raciale nationale⁵⁴. Jennifer Robertson rapporte que l'« idée centrale du mouvement eugénique japonais s'est concentrée sur la santé physique et globale des filles et des femmes » qui devenaient les « reproductrices biologiques de la nation ». Le programme en cours pour la protection du corps maternel reproductif, ainsi que pour la stigmatisation et le rejet racial des femmes paraissant flirter avec les cultures étrangères ou avoir des relations sexuelles avec des hommes non-japonais sont des facettes différentes de la tendance à contrôler la reproduction sexuelle féminine. L'« endogamie ethnique nationale »⁵⁵ de défense a requis des filles japonaises qu'elles se dévouent exclusivement à leurs futurs maris japonais, faisant des lycéennes virginales les partenaires mythiques et les équivalents naturels et durables des jeunes pilotes kamikazes héroïques tombés en mission durant la guerre du Pacifique⁵⁶.

Un programme eugénique voyait les filles japonaises comme les réceptacles corporels de l'ethnicité japonaise et considérait la prostitution cachée, non-contrôlée ou occasionnelle (dont les « rendez-vous défrayés » [*enjokōsai*] sont aujourd'hui le corrélat contemporain), comme le vecteur principal par lequel un mélange racial incorrect pouvait survenir. À travers le système de prostitution contrôlée et soumise à surveillance policière, les gouvernements de l'avant-guerre cherchaient à isoler les chastes filles et les mères japonaises de sang pur de celles qui travaillaient sur le marché du sexe. Dans son travail sur la colonisation et la sexualité des femmes dans le Japon impérial, Sabine Frühstück a proposé l'hypothèse selon

⁵² DOWER, *War Without Mercy*, *op. cit.*, p. 315.

⁵³ La relation réelle ou fantasmée des jeunes femmes avec les soldats noirs américains durant l'occupation est devenue un sujet gêné de la photographie féminine (par ex. *Hot Harlem days* de Ruiko Yoshida, 1967) et de la fiction (par ex. *Hishoku* [Colorless], de Sawako Ariyoshi, 1967) dans les années 1960. De plus, comme documenté par Nina Cornyetz dans *Fetishized Backness*, (1994), le Hip Hop a attiré des grappes de groupies dans les années 1980.

⁵⁴ ROBERTSON, « Blood Talks », *op. cit.*, pp. 198-199.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 192.

⁵⁶ DOWER, *War Without Mercy*, *ibid.*, p. 232. Des références ironiques à la virginité des lycéennes et des jeunes soldats continuent de se répandre dans les genres d'avant-garde. Pour une parodie contemporaine des archétypes des protagonistes, se reporter à l'histoire comique de AIDA Makoto, *Mutant Hanako*, Tokyo, ABC Shuppan, 1999. Lire aussi la rencontre de Linda ANGST avec cette mythologie à Okinawa dans « The Sacrifice of a Schoolgirl: The 1995 Rape Case, Discourses of Power, and Women's Lives in Okinawa », *Critical Asian Studies*, vol. 33, n°2, 2001, pp. 243-264.

laquelle l'usage de femmes prisonnières asiatiques, dont beaucoup étaient en âge d'aller à l'école, ainsi que de prostituées japonaises d'outre-mer comme femmes de réconfort dans les bordels militaires japonais « était une forme extrême de colonisation du sexe et était intimement intriquée avec les pratiques de contrôle de la prostitution dans la société civile d'alors »⁵⁷. Les prostituées portant des traits considérés comme des signes de pureté raciale étaient assignées à avoir des relations sexuelles avec des soldats impériaux de rang supérieur, et vice-versa. En août 1945, les peurs du gouvernement que la féminité japonaise soit violée et souillée sans discrimination par l'arrivée imminente de l'armée d'occupation, ou que les femmes puissent devenir les « concubines de Noirs »⁵⁸ a motivé la mise en place rapide de bordels spéciaux dédiés aux hommes américains en service au Japon⁵⁹. De jeunes femmes pauvres et souvent sans abris étaient invitées à servir la nation et à s'engager comme volontaires dans ce qui était conceptualisé comme un « blocus » constitué de corps de prostituées, fournissant du sexe aux étrangers et par-là évitant le danger d'un métissage racial généralisé.

Malgré les efforts gouvernementaux pour atteindre les objectifs nationaux, les femmes japonaises expatriées des bordels militaires en Chine et en Corée, les prostituées locales et les jeunes femmes laissées sans moyens de subsistance se répandirent dans les rues du Japon destitué et vaincu et commencèrent à faire des affaires pour elles-mêmes⁶⁰. Les filles ayant couché avec des soldats américains blancs et noirs furent surnommées *panpan* et devinrent une figure emblématique de la société du début de l'après-guerre, traitées avec fascination et mépris pour leur opportunisme « effronté et subversif »⁶¹. Les liaisons entre les jeunes femmes japonaises et les soldats américains devinrent un sujet de préoccupation pour l'imagination masculine lubrique et douloureusement émasculée de la période du début de l'occupation, formant le moule pour une jonction traumatique des femmes libertines et de la défaite militaire nationale ; et la dangereuse présence d'un pouvoir (sexuel) étranger⁶². Une « association classique »⁶³ s'est développée dans l'imagination d'après-guerre entre les hommes noirs, la noirceur de la peau en général, et les prostituées. John Dower a noté que « les haines raciales n'ont pas disparu » après la guerre du Pacifique, « mais elles se sont déplacées »⁶⁴. Dans la guerre sociale contemporaine du Japon d'après-guerre, un système racial de pensée a refait surface au sein du discours sur la jeunesse, des « tribus » aux

⁵⁷ FRÜHSTÜCK Sabine, *Colonizing Sex: Sexology and Social Control in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press, 2003, p. 41.

⁵⁸ LIE John, « The State as Pimp: Prostitution and the Patriarchal State in Japan in the 1940s », *Sociological Quarterly*, vol. 38, n°2, 1997, pp. 256-257.

⁵⁹ DOWER John W., *Embracing Defeat: Japan in the Wake of World War II*, New York, Norton /The New Press, 1999, pp. 126-130.

⁶⁰ GARON Sheldon M., *Molding Japanese Minds: The State in Everyday Life*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 197.

⁶¹ DOWER, *ibid.*, p. 132.

⁶² Joanne IZBICKI discute l'impuissance perçue des hommes japonais et la sexualisation manifeste, simultanément, des femmes japonaises dans « The Shape of Freedom: The Female Body in Post-Surrender Japanese Cinema », *U.S.-Japan Women's Journal English Supplement*, n°12, 1996, pp. 109-153.

⁶³ CORNYETZ Nina, « Power and Gender in the Narratives of Eimi Yamada, » dans SCHALOW Paul Gordon et WALKER Janet (dir.), *The Woman's Hand*, Stanford, Stanford University Press, 1996, p. 444.

⁶⁴ DOWER, *War Without Mercy*, op. cit., p. 311.

« nouvelles espèces », ainsi que dans la caractérisation raciale distincte des « taxis jaunes »⁶⁵, des « visages noirs » et autres jeunes femmes à la mode.

Filles anti-ethniques

Bien que poussée à la fièvre à la fin des années 1990 par un journalisme réduisant les filles lookées à des visages noirs et des sorcières, l'insinuation divertissante selon laquelle les filles *ganguro* et *yamamba* étaient en fait une tribu primitive ou une espèce animale n'était pas entièrement nouvelle, pas plus qu'elle n'était séparable des termes ethniques d'analyse des études universitaires sur la culture des filles. Les commentaires, ironiques comme sérieux, sur les filles en tant qu'animaux et extraterrestres à la peau sombre antedatent de plusieurs décennies les modes adoptées par quelques adolescentes des années 1990.

À travers les goûts polyculturels flamboyants des *kogyaru* et les espiègleries à la peau sombre, aux lèvres blanches et aux yeux bleus des *ganguro* et des *yamamba*, la trajectoire de l'expérience vécue et de l'imagination culturelle féminine, qui se sont cristallisées autour d'une continuelle ambivalence envers la culture traditionnelle, a atteint un stade de confrontation explosif. C'est le plus décomplexé des critiques qui parut apprécier au plus près les origines empiriques du style des *ganguro* et des *yamamba*. Selon un auteur qui ne prenait pas de gants : « L'effet est tel qu'il me donne envie de demander, « T'es une prostituée d'un pays étranger quelconque ou quoi ? »⁶⁶. Nourrie par une société littérairement et littéralement dominée par la culture et la production intellectuelle masculine, la mode urbaine des filles, cependant suivie par des éditeurs de magazines tendances, jeunes, et culturellement informés, ouverts à ce qui a été euphémiquement appelé « le féminisme des filles »⁶⁷, a secrété une réponse stylistique silencieuse au journalisme écrit et audiovisuel masculin. Elle s'y mêla, lui fit écho, le contredit, le perturba et incita à son rejet, lorsqu'il accusa péremptoirement les filles de délinquance sexuelle et raciale. Le style des filles radicales est manifestement enraciné dans le même système idéologique que celui de ses critiques, et répond de près aux préoccupations ethnocentriques du discours sur les jeunes femmes. Pour reprendre les mots d'un théoricien anglais pionnier de la déviance : « la fonction latente des sous-cultures est précisément celle-ci – d'exprimer et de résoudre, quoique magiquement, les contradictions qui restent cachées ou irrésolues dans la culture parente »⁶⁸. Le geste vestimentaire particulièrement racialisé qui fut porté à son apogée baroque par les *ganguro* et les *yamamba*, et dans des formes futures non encore nommées, constitue une réponse personnelle délibérée aux fantasmes réactionnaires et inquiets sur la dangerosité et l'exotisme du comportement des

⁶⁵ Aki Hirota critique la rumeur, populaire dans les médias japonais, que les femmes japonaises sont si faciles qu'elles auraient été surnommées *yellow-cabs* [taxi jaunes] par les étrangers anglophones voir « Image-makers and Victims: The Croissant Syndrome and Yellow Cabs », *U.S.-Japan Women's Journal English Supplement*, n°19, 2000, pp. 83-121.

⁶⁶ NAKANO, « Yamamba », op. cit., 2000.

⁶⁷ Enthousiaste, précisément envers l'émergence de filles actives, mais moins intéressé à l'opposition organisée au sexisme institutionnel. Voir ŌTSUKA Eiji, *Etō Jun to shōjo feminism-teki sengō subculture bungakuron*, Tokyo, Chikuma Shobō, 1998.

⁶⁸ COHEN Phil, « Subcultural Conflict and Working-class Community », *Working Papers in Cultural Studies*, n°2, Birmingham, CCCS, 1972, p. 23.

filles, tels qu'ils furent autorisés à saturer les communications au niveau national dans les années 1990.